

Supplément au SOP n° 270, juillet-août 2002

## **DIEU, L'HOMME ET LA VIOLENCE**

Les visages de la violence –  
sociale, politique, religieuse –  
et les formes de médiation  
permettant de la dépasser

Un texte inédit de Bertrand VERGELY,  
maître de conférences à l'Institut d'études politiques  
et à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris

Document 270.A

# DIEU, L'HOMME ET LA VIOLENCE

## Malaise dans la civilisation

Nous vivons une époque troublée.

Le monde contemporain connaît un développement économique, politique, social, scientifique, médical et culturel sans précédent. La condition des hommes et des femmes s'améliore. Pourtant, le monde contemporain est en proie à une double crise.

— À l'intérieur de lui-même, le monde contemporain connaît une crise morale et spirituelle. L'humanisme, qui a favorisé le progrès, se révèle avoir une double face. Derrière son dynamisme, il existe une violence.

L'industrialisation a durablement brisé le lien de l'homme avec la nature. L'urbanisation crée un mode de vie éprouvant. La culture moderne suscite la montée d'un individualisme relativisant les valeurs morales et spirituelles au nom de la liberté individuelle de pouvoir choisir ses propres valeurs. En conséquence de quoi, l'homme contemporain est isolé dans ses relations.

Les liens communautaires traditionnels tendent à s'estomper. Le village a disparu. La famille est en difficulté. La fraternité paroissiale reste minoritaire. Le projet de communautés virtuelles via Internet n'arrive pas à avoir la même saveur que l'existence de communautés réelles avec des êtres humains en chair et en os.

Les liens moraux et spirituels s'effritent également. Le mot d'ordre « À chacun sa vérité. À chacun sa morale. À chacun sa religion » fait des ravages. Quand, sous prétexte de tolérance, on respecte toutes les opinions, on ne sait plus quoi dire quand il est question de savoir ce qui est faux, ce qui est laid ; ce qui est moralement inacceptable.

— À l'extérieur de lui-même, le monde contemporain est attaqué. Alors que les États-Unis dominant le monde, alors que le libéralisme économique impose la loi du marché à l'échelle mondiale, le modèle américain est attaqué et contesté au nom de la tradition et de la religion.

Dans les pays du tiers monde, beaucoup d'exclus de la prospérité se reconnaissent dans le fondamentalisme religieux. S'ils n'ont pas les valeurs boursières, ils pensent détenir les valeurs morales et spirituelles. Ils proclament pouvoir grâce à elles débarrasser le monde des vices de la modernité.

Au Proche-Orient, le conflit opposant Israéliens et Palestiniens cristallise cette opposition. Une partie du monde arabo-musulman est tentée de lier le conflit Israël-Palestine à une opposition islam-judaïsme et, par extension, à une opposition Occident chrétien – islam, religion-modernité.

Le résultat de cette atmosphère de crise est lisible dans un cercle vicieux qui s'est installé sur le devant de la scène. Plus le monde contemporain s'enfonce dans le déracinement et le nihilisme de la « mort de Dieu », plus on voit surgir des mouvements sectaires ultra-religieux rêvant d'une « revanche de Dieu ». Plus le retour du religieux prend l'allure d'une « revanche de Dieu », plus une partie de l'intelligentsia contemporaine européenne est tentée de voir dans l'incroyance et le nihilisme une parade efficace contre le déferlement des fous de Dieu.

On s'interroge à propos de l'avenir du monde contemporain. On cherche comment endiguer une violence qui monte sous les formes du nihilisme, du fanatisme et parfois de la confusion entre nihilisme et fanatisme en débouchant comme en Algérie sur des massacres gratuits de civils au nom de Dieu, d'une barbarie insoutenable.

Il faut le dire avec force. La violence n'est pas fatale. On peut lutter contre elle. À condition de comprendre qu'elle commence dans les esprits.

## **Violence et diabolisation**

La chose a été dite ; mais il convient de la redire. Le mal appelle le mal. La violence appelle la violence. Quand on a été violenté, on a tendance à violenter à son tour. Les persécutés finissent un jour par devenir des persécuteurs. La raison en est simple. La souffrance crée des peurs et derrière la peur des réflexes paranoïaques.

Qui a souffert à cause d'un être humain tend à accuser l'humanité. La violence que l'on subit étant ressentie comme le mal, celui qui la subit a tendance à mettre en cause le fait même de l'humanité. Ce qui est logique. Si l'humanité n'avait pas été créée, l'individu qui commet le mal n'aurait jamais vu le jour. La destruction remet en cause la création. D'où, par volonté de riposter, par désir de se protéger, une réaction de vengeance et de haine. L'humanité nous a fait mal à travers un être humain ? On va se mettre à haïr tout ce qui ressemble à cet être humain. Sa religion. Sa race. Le fait même de son humanité.

La violence a tendance à se nourrir d'images toutes faites, de préjugés, de mythes, afin de justifier son droit à la vengeance. Et, procédant de la sorte, elle aboutit à créer un nouveau monde. Un monde sans pitié. Un monde sans pardon. Un monde de la vengeance à l'infini, où les représailles appellent d'autres représailles. À tel point que la haine en vient à se transmettre de génération en génération, en faisant naître les enfants dans la douleur et dans la haine. Sans savoir pourquoi. Parce que c'est ainsi. Les pères ont haï. Les fils et les filles se croient devoir haïr à leur tour des hommes qui ne leur ont rien fait. Simplement parce que haïr serait déroger au devoir de haine et contester la figure du père vengeur.

Il faut casser ce cercle. C'est ce que signifie le pardon. Celui-ci n'est pas l'oubli. Au contraire. On pardonne parce que l'on n'oublie pas et non parce qu'on oublie. On a une telle mémoire des crimes commis, la présence des abominations est telle, qu'on se dit qu'il faut autre chose. Le pardon est cet « autre chose ». En disant que l'homme est capable d'autre chose que la violence, il ouvre la possibilité que l'individu qui a fait le mal vive autre chose. Pardonner consiste à se souvenir de l'humanité de l'homme et non à absoudre son inhumanité.

En attendant le pardon, qui requiert une grandeur d'âme dont aucun homme n'est spontanément capable quand il a souffert l'injustice, il est possible de se mettre en marche vers un monde moins impitoyable. On y parvient en cessant de pratiquer ces généralisations, ces amalgames, ces images toutes faites, ces mythes qui diabolisent et qui font mal.

## **« L'humanité n'est pas ce que l'on croit »**

L'humanité n'est pas ce que l'on croit. S'il y a des hommes qui agressent, tous les hommes n'agressent pas. Il y en a parmi eux qui savent aimer. Efforçons-nous de nous en souvenir. On cesse de haïr l'humanité et de faire du mal à ceux qui ne nous ont rien fait. On fait apparaître l'agresseur pour ce qu'il est. Un homme perdu. On a alors plus de compassion pour lui que de haine. Non par condescendance, mais par conscience en profondeur de la condition humaine. Il est toujours triste de voir un homme perdu.

Le travail de la pensée bien fait retourne les esprits. Ce travail manque aujourd'hui, malgré les efforts afin de lutter contre les préjugés. D'où la violence régnante. Il faut reprendre la lutte contre les préjugés. La sagesse des hommes s'y est toujours employée. Il faut refaire le geste de cette sagesse. Un geste qui sauve.

Ainsi, s'agissant de la violence, on se trompe à son sujet, quand on la confond comme on le fait avec la modernité ou la religion en général. La violence n'est pas le fait de la modernité. Elle a existé avant elle, non pas du fait du passé, mais du fait de l'archaïque qui se trouve en l'homme.

En tout homme il existe un vieil homme. Ce vieil homme est l'homme triste, amer et méchant, qui ne cesse de dire que la violence est fatale. C'est ce vieil homme triste et amer qui est la cause de la violence. C'est lui qui rend la modernité si triste, quand sous couvert de modernité, on tresse des couronnes à la tristesse.

De même, on se trompe quand on dit que la violence est religieuse. Ce n'est pas parce que l'on est religieux que l'on est violent, mais parce qu'on ne l'est plus.

Qui dit religion dit relation à un Dieu transcendant posé comme source de toute vie. Reconnaître un tel Dieu suppose d'abandonner sa pulsion tyrannique et à reconnaître que la vie vient d'ailleurs. La vie ne s'invente pas. Elle est. Comme un fait immense. Comme un don immense. À cet égard, la religion n'est pas le vieil homme, mais le nouvel homme, quand on comprend ce que le terme religion signifie.

Il faut donc arrêter le processus de diabolisation en cours. Le vrai problème aujourd'hui n'est pas d'opposer religion et modernité en se demandant lequel des deux est le plus violent. Le vrai problème est d'apercevoir que l'on refoule le nouvel homme par le vieil homme en vivant sur un mode archaïque, que ce soit le fait religieux ou le monde dans lequel nous vivons. Car il est archaïque de ne pas voir que le religieux authentique relie au nouvel homme et non au vieil homme. Comme il est archaïque de ne pas voir que c'est le vieil homme qui est violent et non le monde des hommes.

### **Les trois visages de la violence**

On devrait vivre à l'intérieur de soi en se délivrant du vieil homme afin de faire vivre le nouvel homme. On ne le fait pas. On ne sait pas voir ce qu'il y a de créateur en Dieu, en l'homme. On vieillit. On fait vieillir le monde.

Si on fait vivre le nouvel homme, on apercevrait ce qu'est la violence. On serait en mesure de la surmonter.

Toute violence n'est pas violente. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il y a une bonne violence. Une violence vitale.

Tout ce qui vit, tout ce qui aime, tout ce qui est original est violent au sens où cela est intense. Une passion amoureuse est violente quand elle est intense. Dieu peut être perçu comme violent quand il se manifeste. La mystique en est le témoignage. Le Christ lui-même a été considéré comme « violent ».

Il a été intense en rappelant que le Royaume est fait pour les « violents ». Il a été intense en chassant les marchands du Temple, afin de appeler que l'unique ne s'échange pas.

Tout ce qui est grand est irréversible. La vie qui est grande est irréversible. C'est à ce prix qu'elle est intense. C'est à ce prix qu'elle est vivante.

Il y a une violence nécessaire. Il s'agit de la lutte. Lutte contre soi. Lutte contre autrui. Il faut lutter contre soi afin de se rassembler, sans quoi on vit dans le désordre de pulsions anarchiques. Il faut se faire violence pour faire taire son chaos intérieur.

Il faut aussi oser lutter pour affirmer la vérité, quand celle-ci est bafouée. Il faut lutter également pour défendre la vie de ceux que l'on aime, comme la vie des innocents, quand ces vies sont attaquées. Cela légitime la police et l'armée. On les appelle des hommes de paix. On n'a pas tort.

En laissant faire la violence, on est complice de la violence. En luttant contre la violence, on assure la paix. La guerre, il faut le rappeler, est un concept politique. La figure du guerrier est une figure noble. Les moines dans leur prière font la guerre aux démons intérieurs de l'humanité.

La guerre est accusée parce qu'il y a des massacres de civils qui ne font pas la guerre. Le guerrier véritable ne massacre pas. Il s'oppose à ce qui nuit. S'il faut le faire par la force, il le fait par la force. S'il peut y parvenir autrement, par la discussion, il utilise la discussion. La force n'est pas un but, mais un moyen. Elle s'exerce contre l'injustice et non contre l'innocent.

Le guerrier n'est pas un terroriste et le terroriste n'est pas un guerrier. Le monde des hommes a toujours eu tendance à oublier cette distinction. Il a toujours tendance à confondre la guerre avec la terreur et la terreur avec la terreur. Résultat, le monde ne connaît pas la guerre. Il connaît la terreur.

Par delà la violence vitale et la violence nécessaire, il y a enfin une troisième violence dont tout le monde parle. Il s'agit de la transgression.

Dans violence, il y a viol. Le viol est dépassement de toute limite, excès, folie. Cette folie est une folie contre la vie ainsi que le rassemblement de la vie. Elle est annihilation de la passion et de la vie, annihilation de la lutte et de la force. Elle est une figure de mort se déployant derrière la figure du tyran comme de l'esclave.

Le tyran est la vraie figure de la violence sous la forme du désir fou. Le tyran domine le monde en stupéfiant le monde par ses excès ; en fascinant le monde qui voudrait bien être tyran et qui n'ose pas l'être ; en annihilant la volonté de vie de l'humanité par le fait de lui faire honte de ne pas se résigner à la violence et à la folie.

La folie mène le monde. Elle le mène d'autant plus que le monde a tendance à renverser les rapports au bon sens, en appelant folie raison et raison folie. Elle parvient à cette inversion en attaquant mentalement l'humanité.

## **La distinction entre innocent et coupable**

La distinction entre innocent et coupable fonde la vie humaine en servant de socle à la justice. La haine, la méchanceté, la perversité ont l'art de ruiner cette distinction. D'abord par la manipulation de l'hypocrisie.

Écoutons les violents. Pour justifier leur violence, ils ont l'art de raconter que tout le monde est violent mais n'ose pas l'être. Ainsi, en transgressant, on est véridique. En refoulant sa violence, on est un menteur.

Il s'agit là d'un mensonge bien sûr, un mensonge lié à un autre mensonge. Car écoutons encore les violents. Quand ils ne font pas un éloge de la violence, ils ont l'art de culpabiliser tout ce qui tente de défendre la vie des innocents et de lutter. Insidieuse façon de confondre

l'innocent qui se bat pour défendre sa vie et la vie de ceux qui sont les siens, avec un coupable et un bourreau.

Le résultat ne se fait pas attendre. Quand on ne sait plus qui est innocent et qui est coupable, tant l'innocent est traité d'hypocrite s'il est pacifique, et culpabilisé s'il défend son droit à l'existence, la confusion s'installe. La manipulation du monde peut alors commencer sous la forme d'un jeu pervers avec tout afin de créer un monde où la violence est banalisée au nom de l'efficacité, au nom de l'esthétique ou au nom de Dieu. On a alors affaire à une réaction en chaîne, à une précipitation en enfer.

Tandis que le violent tend à devenir de plus en plus violent en cédant à une ivresse de violence, il pousse le monde autour de lui à devenir violent. Comment peut-il en être autrement ? Il faut avoir une force surhumaine pour ne pas se braquer quand on est agressé et qui plus est prisonnier d'un processus pervers. Parfois il faut avoir la force de ne pas devenir fou de douleur, la monstruosité de la transgression aboutissant à la création d'un nouveau dieu, d'un dieu terrible, diabolique, se jouant de tout et de tous. Pour rien. Pour rire.

Comble de l'horreur. Il n'est pas rare que cette « religion » de la violence remporte des succès. En faisant de la transgression un divertissement, on pacifie les foules. On procure aussi des formes d'extase.

La violence marche ? C'est donc que tout ce que l'on avait cru était illusion. Dieu. L'homme. Le réel.

On pensait qu'il y avait des limites. En l'homme. Hors de l'homme. Il n'y en a pas. Tout est manipulable. Tout peut être attaqué. Il n'y a pas de défense possible. Pas de salut à espérer.

Il faut en avoir conscience, le véritable visage de la violence s'appelle une terreur. Quand celle-ci s'installe, tenant le monde en respect, elle crée un semblant d'ordre. Elle installe dans les esprits l'idée que le salut réside dans une absence de salut.

## **Le sens de la médiation**

La violence est un démon qui se joue de tout et de tous. Ce démon est présent partout sous la forme de l'immédiateté. Celle-ci est une énergie spontanée, ivre d'elle-même.

Refusant toute transformation, toute évolution dans le temps, tout passage par la vie, elle fait coïncider la mort avec la vie, dans une sorte de vertige.

Il est fascinant de vivre dans l'immédiateté. Il est vertigineux de pouvoir se dire que l'on a tout accompli. C'est la raison pour laquelle l'immédiateté fascine tant les hommes. Elle leur donne l'impression d'être des dieux.

Cette ivresse commence tôt. Avec la naïveté de l'enfance. Elle tend à se prolonger longtemps. Avec la fausse ingénuité des adultes. Celle-ci a l'art de ne se rendre compte de rien. Elle est une inconscience masquée derrière l'innocence. Elle est une innocence masquée derrière l'inconscience. Aussi ose-t-elle ce que personne n'ose.

On échappe à ce vertige de la naïveté en se transformant, en passant de l'énergie extérieure à la force intérieure par tout un travail sur soi.

C'est ce que veut dire briser son orgueil. Mûrir. On vivait sans s'en rendre compte en confondant vie et mort, parce que l'on se sentait revenu de tout avant d'être parti quelque part. On vivait dans une sorte de confort complaisant avec soi-même en pensant ne rien avoir à apprendre. On se plaisait à avoir l'impression de maîtriser la vie. On fait le contraire. On apprend à vivre en se disant que l'on a tout à apprendre.

Mettons-nous à vivre de la sorte, nous mettons l'existence en état de naissance. Nous naissons à la vie. Nous faisons de notre existence un devenir. Par la patience. Par l'humilité.

Pour la personne de chacun, la médiation signifie l'art consistant à faire de soi-même le moyen d'un devenir en servant la vie que l'on a en soi.

On pourrait être soi en basculant dans l'orgueil de soi-même, comme font tous ceux qui veulent être des maîtres. On renonce à ce jeu avec la mort si pompeusement baptisé « être soi ». En rentrant en soi, on se met à devenir un intermédiaire entre l'homme extérieur et l'homme intérieur. C'est ce que veut dire être un serviteur. Il est royal d'être un serviteur. On sert la vie qui est en soi ? On est dans la vie. On est la vie même.

Tout le sens de la culture humaine réside dans le fait de transformer les énergies de mort en énergies de vie. Il existe aujourd'hui une crise de la médiation. L'individualisme, si soucieux d'être lui-même, est peu enclin à vivre une œuvre de transformation intérieure. L'extrémisme religieux désireux de devenir Dieu sur la terre, également.

Si l'on veut sortir du cycle de la violence, il faudra retrouver un sens de la médiation. On le retrouvera si l'on réapprend à médier l'homme par Dieu et Dieu par l'homme, afin de réconcilier l'homme avec ses propres sources.

## **La médiation de l'homme par Dieu**

Médier l'homme par Dieu ne sera guère aisé. Il existe de fortes résistances à Dieu dans l'humanisme contemporain. Ces résistances peuvent se comprendre.

Toute vie religieuse n'est pas à l'abri de se transformer en une vie religieuse extérieure. L'orgueil n'appartient pas qu'aux non-religieux. Il appartient à tous les hommes. Quand il se saisit d'une religion, ses effets sont dévastateurs. Il fait de la religion un système ayant réponse à tout. Il l'installe dans l'arrogance. Cette religion devient alors étouffante, oppressante, parfois terrifiante. L'orgueil spirituel se met à tout se permettre, persuadé d'avoir la vérité pour lui, du fait de son rapport à Dieu.

L'humanisme moderne est, entre autres, né d'une réaction face à ce que la religion dévoyée pouvait avoir d'étouffant. Cette réaction a favorisé l'essor de la liberté de conscience garantie par la laïcité. Si celle-ci est une donnée fondamentale des sociétés modernes en évitant la violence d'une contrainte exercée par une religion autoritaire, elle n'en demeure pas moins traversée par une contradiction profonde.

Quand elle se cantonne à la défense de la liberté de conscience, la laïcité devient incapable de fonder quoi que ce soit, à commencer par la laïcité elle-même. Car, pertinente pour lutter contre l'intolérance, la liberté de conscience s'avère impuissante à imposer une référence commune, dès qu'il importe de se prononcer pour une valeur et non contre la violence. Et pour cause.

On ne peut pas dire que toute opinion est respectable et vouloir lutter afin d'établir un principe. Quand toute opinion est respectable, aucun principe n'est habilité à pouvoir l'emporter sur un autre. Tout principe étant une opinion comme une autre, la notion même de principe ne saurait être érigée en principe et par voie de conséquence, rien n'autorise à dire que le principe de laïcité est préférable à un autre principe.

## **L'oubli du fait religieux dans l'histoire**

L'humanisme moderne s'en est bien évidemment aperçu. C'est la raison pour laquelle il s'est sorti de ce mauvais pas en vouant un culte à la liberté et en faisant soit de la République soit de la démocratie une "religion". Ce qui n'a pas été sans conséquences.

Si la "religion" républicaine ou démocratique parvient bien à faire respecter une référence commune en faisant de la laïcité un principe, c'est au prix d'une certaine intolérance refoulant toute expression religieuse au nom du principe de laïcité.

La religion officielle étant républicaine ou démocratique, toute autre religion est bannie, toute référence à la religion qui précédait la République ou la démocratie rejetée. République et démocratie se portant garantes de l'universel, toute autre expression de l'universel est ressentie comme une atteinte portée à l'universel. D'où l'apparition d'un nouveau comportement.

Celui-ci consiste à pratiquer un double langage : universel et consensuel dans l'espace public, personnel et spirituel dans l'espace privé. Si un tel double langage favorise la paix civile, il aboutit néanmoins à favoriser un climat de guerre larvée contre le fait religieux invité à pratiquer une discrétion confinant au silence. Il contribue à provoquer un oubli du rôle joué dans l'histoire par le fait religieux. Il rend impossible tout choix d'une religion en vertu de cette ignorance, bien que cette liberté de choisir soit reconnue.

L'humanisme est aujourd'hui en crise. Quand il transforme toute idée en opinion sous prétexte de fonder la liberté d'expression, il lui devient impossible de se fonder, l'humanisme devenant une opinion parmi d'autres. Quand il se fonde en établissant une hiérarchie dans les opinions afin de garantir un principe, il cesse d'être "humaniste" et tolérant.

Si l'humanisme veut pouvoir survivre et faire vivre la liberté par là même, il lui faudra opérer une véritable révolution à l'intérieur de lui-même afin de retrouver un sens du principe. Il lui faudra par là même réviser ses opinions à l'égard du fait religieux en distinguant la religion comme idéologie et la religion comme fondement.

### **"On ne peut pas effacer le sens du sacré dans l'existence sociale"**

Partons de la société et des opinions qui s'y expriment : il va de soi que Dieu n'y est qu'une opinion parmi d'autres, puisqu'il y a ceux qui y croient et ceux qui n'y croient pas. Partons maintenant de la pensée, Dieu cesse d'être une opinion. Nous aurions pu ne pas être. Nous sommes. Il y a là un mystère. Une source ineffable de vie. Il s'agit là de ce que les croyants appellent Dieu. Je suis, donc Dieu est. Dieu est la possibilité de ma possibilité.

Mettons-nous maintenant à vivre avec la conscience de cette source ineffable, la vie se charge d'épaisseur et de profondeur. Tout se met à faire sens, tout ayant une résonance sur un plan ontologique. Dieu, dans cette perspective, n'est pas simplement ce qui rappelle aux hommes qu'ils ont une origine profonde. Il est aussi ce qui porte l'existence vers son point d'accomplissement en faisant pleinement exister toute vie humaine, quand celle-ci rentre en correspondance avec lui. Ce qui n'est pas sans conséquences sociales et politiques.

Toute société, on le sait, se fonde sur les interdits de la violence et de l'inceste. On pense généralement que la société est l'origine de tels interdits. Il s'agit là d'une contradiction. Car, comment la société aurait-elle pu inventer les interdits qui la fondent, puisqu'elle n'existait pas avant ces interdits ? Comment aurait-elle pu surtout avoir l'idée de l'efficacité sociale d'un interdit avant l'existence même de la société ?

Il faut être juste. L'apparition des interdits de la violence et de l'inceste n'a pas d'explication sociale. Il faut aller plus loin et oser avancer cette hypothèse. Si l'humanité n'avait pas fait l'expérience originaire du caractère sacré de la vie, si elle n'avait pas reçu la grâce de comprendre que la vie n'est pas quelque chose avec quoi l'on joue ou qu'on maltraite, si elle n'avait pas eu l'intuition du caractère inviolable de l'existence, jamais celle-ci n'aurait vu surgir en son sein les interdits de la violence et de l'inceste.

Un fait le montre *a contrario*. On ne peut pas effacer le sens du sacré dans l'existence sociale des hommes. C'est lui qui humanise. C'est lui qui civilise. Perdons le sens de l'inviolabilité de la personne, la société se fragilise.

Toute vie sociale, de ce point de vue, revêt une dimension ontologique. Notre condition le montre. L'humanité n'est pas faite pour vivre seule, repliée sur elle-même. Elle est faite pour partager, s'ouvrir. La multiplicité des hommes n'est donc pas un hasard. C'est une incarnation de la destination du genre humain à l'ouverture. Tout homme découvre le sens de son rapport à l'ineffable dans le visage d'autrui. Son être ontologique se révèle dans l'être ensemble. Ceci explique que le fait de vivre ensemble soit si riche.

S'il veut pouvoir se renforcer, il faudra un jour que l'humanisme contemporain reconsidère le fait religieux en apercevant que la médiation de Dieu rend libre.

Car vivons Dieu comme fait transcendantal, c'est-à-dire comme condition de possibilité de toute existence profonde, nous découvrons qu'il donne du sens à tout en rendant attentif à tout. Comment ne pas voir que ce sens ainsi que cette attention servent la liberté ?

Mettons-nous à être attentifs, à donner du sens à tout, les opinions peuvent s'exprimer car il y a une écoute afin de les recueillir. Osons le dire. Dieu est une oreille intérieure. Un œil intérieur. La preuve. La vie s'éveille quand l'ineffable de la vie s'éveille. Grâce à une écoute. Grâce à un regard. Il faudra que l'humanisme retrouve ce sens transcendantal de Dieu. Il faudra aussi que les religions le redécouvrent.

## **L'instrumentalisation de Dieu par les religions**

On s'interroge sur la diversité des religions dans le monde. On constate que toutes prétendent être universelles. On constate également que toutes sont divisées et qu'il n'y a pas parfois plus intolérants que les religieux entre eux.

Si nous demeurons sur un plan extérieur, il est certain qu'il n'y aura jamais de solution à la question de l'unité des religions entre elles. On ne pourra jamais sans une guerre exprimer pourquoi une religion est plus vraie qu'une autre, seule la force pouvant trancher entre deux prétentions à l'universel.

En revanche, plaçons-nous sur un plan intérieur, il en va autrement. Lorsque Dieu est envisagé de l'intérieur, l'unité se fait sans guerre. L'enseignement du Christ est à cet égard exemplaire. Il n'a pas été le triomphe par le glaive du christianisme sur le judaïsme et les autres religions, mais l'éveil du Dieu intérieur. Il a unifié les hommes par cet éveil intérieur. Il continue de le faire.

Les chrétiens n'ont pas toujours suivi le Christ. Il leur est arrivé de vouloir convertir par le glaive. Ils ont interprété à l'envers la phrase du Christ : "Rends à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu". Au lieu de passer du maître extérieur politique au maître intérieur spirituel en mettant Dieu dans l'intériorité du cœur des hommes, ils ont cherché à soumettre d'une façon extérieure le politique au religieux. La tentative de créer un vaste pouvoir politico-religieux a allumé les incendies d'une guerre sans fin entre le trône et l'autel, en faisant osciller cette guerre entre les extrêmes terrifiants que furent l'Inquisition dévorant le

politique au nom du religieux et la terreur stalinienne dévorant le religieux au nom du politique.

La résurgence du fanatisme religieux fait aujourd'hui rejaillir cette question. Le Dieu intérieur n'est pas clairement enseigné par toutes les religions. Face à la violence du monde moderne, nombre d'exclus de la prospérité sont tentés d'apercevoir dans le fait religieux un système résolvant tous leurs problèmes. Dieu est ainsi instrumentalisé par l'angoisse collective. Cela fait des ravages sous la forme du fondamentalisme religieux ramenant l'esprit à la lettre afin de transformer le Dieu intérieur en un Dieu efficace.

Présentement, ce problème est particulièrement vif au Proche-Orient, où les milieux extrémistes du judaïsme ou de l'islam ont tendance à confondre Dieu avec la figure politique ou nationale de Dieu. Il touche certains milieux chrétiens en Europe, tentés eux aussi par la figure d'un Dieu politique, national ou instrumentalisé afin d'enraciner une modernité vécue sur le mode du traumatisme. Cela explique la montée de crispations identitaires. Cela explique également l'apparition d'un phénomène sectaire, la secte étant l'expression par excellence d'une instrumentalisation exacerbée de Dieu.

## **La médiation de Dieu par l'homme**

Il faudra que l'humanisme change. Il faudra que les religions changent aussi, en dissociant le Dieu intérieur de la figure politique de Dieu. Ceci se fera non pas en séparant Dieu de l'homme, mais au contraire en réunissant Dieu et l'homme au sein d'un humanisme intériorisé. Ce ne sera pas aisé. Il existe là aussi bien des préjugés.

Pour justifier leur violence contre la modernité, les extrémismes religieux ont toujours mis en avant un humanisme caricatural. Pour se protéger de l'extrémisme religieux, l'humanisme lui-même a mis en avant un humanisme superficiel. L'extrémisme religieux et une certaine modernité se sont mis d'accord sur le même humanisme en l'utilisant dans des sens opposés. Ils ont ainsi étouffé le véritable humanisme, l'humanisme intérieur si profondément développé par Nicolas Berdiaev et la philosophie russe.

On ne peut pas être contre l'homme, en disant que l'homme est une fiction, son animalité étant plus certaine que son humanité ou en disant encore que celui-ci est mort. Nous sommes. Nous ne pouvons pas être et aller contre nous-mêmes. Notre existence nous en empêche.

L'homme est le témoignage visible du mystère de l'être. En écoutant ce mystère, il se met à être. En cessant de l'écouter, il chute. En faisant vivre son être, il humanise le monde. En ne faisant rien vivre, il le déshumanise. En faisant vivre cette humanisation, il découvre de l'intérieur de l'homme un au-delà de l'homme. En n'osant pas s'aventurer dans cette dimension, il enferme l'humanité dans des limites qui finissent par créer un sentiment d'absurdité.

Les hommes possèdent un trésor à l'intérieur d'eux-mêmes. Leur moi extérieur devenant un moi intérieur, ils deviennent des individualités originales et créatrices. Ils découvrent la dimension de la personne. À travers l'originalité de leur existence, ils dévoilent la profonde originalité du fait même de l'existence.

La violence s'explique par le rapport de l'humanité à elle-même. Lorsque l'homme extérieur étouffe l'homme intérieur, il existe un sentiment de frustration et de colère. Pour étouffer ce sentiment, l'homme extérieur n'hésite pas à punir les hommes extérieurs en pensant pouvoir ainsi retrouver son intériorité refoulée. Il se condamne ainsi à un processus de violence sans fin. Sauf, s'il rentre en lui-même.

Renouer avec son être intérieur permet de sortir de la violence. On guérit donc en rencontrant sa liberté profonde. La découverte de l'autonomie en est un autre signe. L'autonomie est souvent mal comprise. On pense qu'elle est une rupture avec tout lien et, en particulier, avec tout lien religieux. C'est l'inverse qui est vrai. Un enfant qui apprend à être autonome n'est pas contre ses parents. En apprenant à marcher seul dans la vie, il passe de l'état d'enfant à celui d'adulte. Il crée ainsi des rapports adultes avec ses parents et non des relations infantiles.

### **“La foi en l'homme porte en elle des richesses cachées”**

L'autonomie est une étape nécessaire vers la profondeur. Le conservatisme ne le comprend pas. Il se méfie de la liberté. Cette méfiance est telle qu'il lui arrive de devenir autoritaire en pensant par là sauvegarder un ordre. Le résultat est l'inverse de ce qui était escompté. Après avoir été infantilisés, ceux qui ont subi un tel traitement se révoltent contre tout ordre. Le conservatisme a fait d'eux des révoltés.

Certes, l'accès à l'autonomie est presque toujours marqué par un temps d'éloignement vis-à-vis de la pratique religieuse. Durant cette période d'éloignement, il n'est pas rare que la foi en Dieu se meure en une foi en l'homme.

Il est vrai que cette foi en l'homme a quelque chose de narcissique, voire d'idolâtrique. En adorant l'homme, l'ego fragile se conforte en lui-même. Toutefois, une telle foi en l'homme porte en elle des richesses cachées. L'humanité est une. Se relier à celle-ci permet de rencontrer le mystère de son unité ontologique.

Beaucoup de personnes pensent que le sens de la vie consiste à œuvrer pour une humanité future qui connaîtra liberté et accomplissement. En se sacrifiant ainsi pour cette humanité future, sans s'en rendre compte, ils s'adressent à l'humanité ontologique, bien qu'ils récuse toute dimension ontologique dans l'existence.

L'autonomie permet de comprendre bien des choses. Regardons la condition humaine. Dieu semble absent. L'homme semble abandonné. Est-ce le cas ? La condition humaine n'est-elle pas au contraire en train de devenir adulte, de conquérir une autonomie dans les profondeurs d'elle-même ?

### **Au lieu d'aller de la mort à la vie, l'humanité se met à aller de la vie à la mort**

“L'homme quittera son père et sa mère afin de s'attacher à sa femme”, est-il rappelé dans les Évangiles. Appelons l'homme le côté diurne et actif de l'humanité et la femme le côté nocturne et intuitif. Pour aller vers le nouvel homme et quitter le vieil homme, il est nécessaire de quitter le monde visible afin d'aller vers sa profondeur intérieure. Quand les hommes le font, leur liberté révèle leur humanité ontologique. Quand ils ne le font pas, la liberté meurtrie les fait végéter à un stade infantile où la femme est meurtrie, humiliée et flétrie. Au lieu d'aller de la mort à la vie, l'humanité se met à aller de la vie à la mort.

S'il existe un Dieu transcendantal, il existe un homme transcendantal. L'humanisme ne le comprend pas toujours. D'où son ambiguïté. Vouloir s'émanciper à l'égard d'une religion extérieure est louable. Ne pas faire vivre à cette occasion l'homme intérieur conduit à faire dévier l'humanisme vers un humanisme extérieur. Un humanisme de façade, tout entier tourné vers la représentation sociale. Ce qui n'est pas sans conséquence. La civilisation dite bourgeoise en est la preuve, avec la compétition sociale, d'une part, afin de représenter quelque chose, avec le jeu consistant à masquer cette violence derrière les apparences, d'autre part, pour faire bonne figure.

Quand l'homme ne devient pas un homme intérieur, il devient un homme extérieur, un homme divisé. Quand il est ainsi divisé, par déception, on voit apparaître un anti-humanisme provocateur, désireux de retrouver son humanité perdue. C'est le drame que connaît l'Europe depuis mai 68. Comme la civilisation bourgeoise a déçu, les élites intellectuelles et artistiques sont devenues anti-humanistes, voire nihilistes. La violence des mœurs contemporaines, le culte de la destruction et de la morbidité présent au cœur de l'art contemporain en sont le signe. La fascination pour les techniques psychiques de sortie de soi-même, les conduites à risque ou l'engagement dans des groupements extrémistes religieux ou révolutionnaires en sont un autre signe.

L'humanisme qui n'a pas trouvé l'homme intérieur finit par se rebeller contre l'homme. La religion qui n'a pas trouvé le Dieu intérieur finit par se rebeller contre la religion existante. Il arrive parfois que ces extrémismes se rencontrent. Cela donne les attentats du 11 septembre à New York, où les terroristes ont tué contre l'humanisme et contre les religions existantes jugées trop molles, c'est-à-dire pour rien.

### **Le Christ est le cœur de toute réalité**

À la lumière de ces quelques analyses, osons cette conclusion. La crise que nous vivons aujourd'hui est une crise de l'enseignement. Le Dieu intérieur n'est pas enseigné. L'homme intérieur n'est pas enseigné non plus. La relation intérieure homme-Dieu n'est pas enseignée. L'extérieur triomphe. Et comme l'extérieur triomphe, les religions luttent entre elles et contre la modernité, la modernité lutte contre elle-même et contre les religions. La Bible est venue enseigner à l'humanité que son histoire est ontologique. Tout ce qui est visible est en relation avec un plan invisible. Le Christ, Dieu fait homme, est venu accomplir cette histoire ontologique, en rendant l'invisible visible.

De la Bible au Christ, nous avons affaire au mouvement d'une révélation de la dimension ontologique de l'existence, qui devient de plus en plus réelle, de plus en plus profonde. Dans ce mouvement, il n'y a pas simplement Dieu, il n'y a pas simplement l'homme, mais une rencontre entre Dieu et l'homme dans l'intériorité de l'homme. Cette rencontre dans l'intériorité de l'homme est ce que le christianisme appelle Christ. Celui-ci n'est pas simplement un personnage historique éminent (un homme). Il n'est pas non plus un faiseur de miracles venu d'ailleurs (un dieu). Il est en fait plus qu'un simple dieu et plus qu'un homme.

Ce "plus" est difficile à cerner, car rien ne lui est comparable. On ne sait pas ce que peut être ce qui n'est ni un dieu ni un homme. On peut simplement dire qu'il s'agit là de quelque chose d'inouï, que nous n'avons ni vu ni entendu. À cet égard le Christ n'est pas à proprement parler "chrétien" ni "religieux". Il dépasse le cadre du christianisme comme du religieux en étant la part inouïe de chaque homme.

On peut découvrir cette part inouïe de soi-même. Il suffit de rentrer en soi, de laisser parler les profondeurs de soi-même. Le moi devenant un moi profond, un moi à l'écoute, il n'est plus un simple moi, mais un moi ontologique. La réalité rentrant en contact avec son plan ontologique, le plan ontologique du réel se met à habiter la réalité. La terre et le ciel viennent à s'unir. Le Christ désigne cette rencontre. Tout devenant profond, tout devient "porteur". Tout devenant porteur, tout s'ouvre à la dimension de la personne, l'être personnel étant ce qui porte la rencontre du ciel et de la terre.

### **Le dynamisme du Verbe**

Le Christ est le cœur de toute réalité, en étant la réalité pleinement accomplie, car tout à la fois pleinement réelle et pleinement ontologique. Aussi est-il un au-delà de Dieu comme

entité isolée ainsi qu'un au-delà de l'homme comme entité isolée, en préfigurant un au-delà de l'opposition religion-humanisme. Ce qui n'est guère aisé à comprendre.

Dans l'esprit de tout le monde, qui dit Christ dit christianisme, qui dit christianisme dit religion extérieure incarnée dans une figure sociale et politique de Dieu. Or, il faut oser comprendre que le Christ ne se réduit pas au christianisme historique, aussi remarquable que celui-ci ait pu être. Il faut oser soutenir que le christianisme bien compris n'est pas une religion et que le Christ est autre chose que le fondateur d'un mouvement historique.

On sait où se trouve le christianisme visible. On ne sait pas où se trouve le Christ réel, l'homme intérieur pouvant surgir de partout.

Cela veut dire que le Christ n'appartient pas aux chrétiens, à qui il arrive parfois d'appartenir au Christ. Ceci veut dire surtout qu'il est possible de penser une fin de la violence. Le violent est un transgresseur, un destructeur de limites, un briseur de foi et de loi. C'est un homme déchu qui, se sentant déchu, cherche à se faire dieu. Il est à cet égard une figure du Christ à l'envers, une manifestation de l'homme intérieur renversé.

Toutes les traditions spirituelles l'ont enseigné : rentrons à l'intérieur de nous-mêmes, nous sortons de la violence. Car, découvrant en nous la réalité de l'homme intérieur, nous cessons de nous sentir déchus. Nous cessons d'être à la recherche d'une image glorieuse de nous-mêmes en nous faisant dieu. Ceci n'est pas abstrait ni religieux en un sens idéologique. Cela se rapporte au travail même de la parole. Tous les travailleurs sociaux au contact de jeunes hantés par la violence le disent : les jeunes hantés par la violence cherchent à parler. Ils cherchent ce qu'on ne leur a jamais enseigné, ce que l'on n'enseigne plus, à savoir le dynamisme du Verbe.

Le Verbe commence par l'apprentissage de la parole et du langage. Cet apprentissage fait passer du chaos des désirs inconscients multiples à l'harmonie d'une conscience unifiée, s'adressant à d'autres consciences dans le cadre d'une société. La parole fait émerger ici l'homme existentiel concret. Elle ne s'arrête pourtant pas là.

### **Passer de l'homme existentiel à l'homme essentiel**

Il faut parler du silence. Il est aussi important d'apprendre à se taire que d'apprendre à parler. Car il n'y a pas de parole sans écoute. L'écoute précède la parole. Elle est la parole d'avant la parole autorisant la liberté de la parole. Écoutons-nous les uns les autres, nous cessons de bavarder, c'est-à-dire d'interdire écoute et langage intérieur, à cause du langage extérieur. Nous rentrons dans le domaine de la liberté intérieure. Nous découvrons le langage qui dit quelque chose. Nous passons de l'homme existentiel à l'homme essentiel.

Nous pouvons alors envisager le troisième stade de l'homme. Le stade de la personne. Le stade récapitulatif de l'être entier. Ce stade se dévoile quand la parole rencontre le silence et que le silence rencontre la parole. On est alors dans la coïncidence des opposés. Tout est concret. Tout est essentiel. Tout est donc plus que concret, plus qu'essentiel. Tout est suessentiel, pour reprendre un terme utilisé par Denys l'Aréopagite. Et ce, parce que tout est à venir.

Quelque chose n'a pas encore été dit de l'homme, sans que pour autant ce quelque chose ne soit tu, quelque chose attend l'homme. Il s'agit de l'homme ontologique faisant se rencontrer le ciel et la terre, l'homme et Dieu. Nous sommes à ce niveau au niveau du Verbe.

Découvrir le Verbe en soi offre une réponse ultime à toutes les questions que l'on peut se poser. Étant unifié, on ne cherche plus à transgresser l'homme par un dieu imaginaire afin de libérer l'homme de son étouffement. On ne cherche plus à transgresser Dieu par un homme imaginaire, pour se délivrer d'une religion étouffante. Habité par une réalité intérieure, on

n'éprouve plus le besoin de transgresser le réel par de l'imaginaire afin de se donner l'illusion de vivre dans la réalité.

On comprend dans ces conditions que le monde ait été créé par le Verbe, ainsi que le rappelle la Bible. On comprend que le Christ ait vécu afin d'enseigner le Verbe. On comprend également qu'il ait été tué par les pharisiens, les hommes de la parole extérieure que nous sommes tous.

## **La fin du mal**

Il y a des choses que l'on n'invente pas. On n'invente pas un Dieu qui meurt, car quitte à inventer quelque chose, il vaut mieux inventer un Dieu qui réussit. Quand donc on parle d'un Dieu qui meurt, on dit nécessairement vrai. On démontre que Dieu non seulement est, mais vit.

Les vraies paroles sont du même type. Elles ne s'inventent pas. Quand elles parlent, ce ne sont pas des paroles verbales, mais la réalité même. L'homme extérieur ne le comprend pas. L'homme profond le comprend ; la parole vraie touche son être en profondeur. Elle change sa vie.

C'est cette parole que les hommes attendent. Car c'est elle qui guérit et qui en guérissant fait sortir du mal.

La question du mal a toujours été mal posée. Elle l'est encore. On ne cesse d'osciller à son égard entre deux extrêmes.

Comme il faut vivre, on pactise avec le mal. On le banalise. On en fait quelque chose de normal. De ce fait, on ne le voit plus. On oublie son existence. Ou bien, on fait l'inverse.

Le mal n'est pas banal. Il est terrible. La conscience tragique nous le rappelle, en rappelant que celui-ci fait des victimes innocentes.

La conscience tragique est toutefois ambiguë. Quand le sens du tragique ne procède pas d'une insurrection pratiquée au nom de la vie, quand donc le sens du tragique n'est pas l'émanation d'un lien avec la vie, il devient vite une conscience morbide abîmée dans l'obscurité du monde. Il se transforme alors en un otage obsessionnel du mal. Et devenant tel, il finit par faire du mal une fatalité en s'y résignant. Autre façon de s'accommoder avec le mal. En pactisant avec lui non pas par la bonne conscience, mais par la mauvaise conscience.

Le mal est le contraire du bien, qui n'est le contraire de rien, disait Nicolas Berdiav. Le mal en ce sens n'est que la privation de bien. Ni rien, ni quelque chose, il n'a d'existence que par rapport au bien, dont il est la négation parasitaire.

## **« Vivre en étant simple, penser d'une façon simple »**

Comprenons que le mal est tel, il devient possible de s'en sortir. Il suffit pour cela d'arrêter de vivre dans la privation du bien en faisant de soi-même un misérable. Cela commence en vivant pour ce qui nous fait du bien. En cessant d'être triste. Cela s'accomplit en ayant trouvé la dimension royale de soi-même. En jubilant.

Vivre en dehors du mal et de la violence est simple. Il suffit de vivre en étant simple, en ne vivant que ce qui nous fait vivre. Parvenir, il est vrai, à un tel état de simplicité n'est pas simple. La pulsion de mort existe. Elle crée la mémoire du mal et de la violence. D'où la

nécessité d'une lutte avec ses propres pensées afin d'acquérir un autre regard sur soi. Un regard simple.

On comprend que la sagesse antique ait enseigné la contemplation. Revenons aux sources de la vie qui sont en nous par un travail de pensée, la vision de ces sources comble. Elle éclaire. Elle libère. On n'a plus besoin d'autre chose. Entre la complication du mal et de la violence et cette simplicité on n'hésite pas.

La contemplation libère de la violence. La beauté aussi. Afin de rencontrer la grande contemplation ainsi que la grande beauté, il importe de cultiver les petites contemplations et les petites beautés du cours de la vie. Cela s'appelle vivre.

Il importe aussi de penser d'une façon simple.

Ce n'est pas le mal et la violence qu'il faut penser, mais le bien et la vie. L'homme ontologique éveillé par la culture comme le fait religieux dans ce qu'ils peuvent avoir d'ontologique nous le font comprendre à travers des paroles inspirées, des créations lumineuses et des mouvements de bonté. C'est ce qu'aimer veut dire.

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV		Abonnement annuel	
Rédaction et réalisation : Serge TCHÉKAN		SOP mensuel	SOP + Suppléments
	France	32,80 €	65,60 €
	Autres pays	36,60 €	84,00 €
Commission paritaire 1106 G 80948		C.C.P. : 21 016 76 L Paris	
ISSN 0338-2478	Tiré par nos soins	Tarifs PAR AVION sur demande	